

# Santiaguito, le volcan promis

*par Jean-Louis Piette*

Je vous passe le voyage, et l'atterrissage à Guatemala city. Je vous passe même les deux premiers volcans. Non que la croûte récemment solidifiée des laves du Pacaya, avec l'odeur de caoutchouc brûlé des semelles, ou les explosions et nuages de cendres tourbillonnants dans ciel du Fuego ne vaillent chacune un récit, mais j'ai décidé de me concentrer sur le Santiaguito.

## **Mon premier dôme de lave.**

Accessoirement aussi mon premier témoignage direct avec un exorcisme de masse et un rite maya avec sacrifice animal, mais nous y viendrons par ailleurs.

Le Santiaguito. Volcan actif logé au creux du flanc éventré de sa grande sœur endormie, le Santa Maria. Un volcan gris, comme on dit, par opposition au rouge des laves qu'on a vues quelques jours auparavant. Une lave tellement visqueuse qu'elle ne s'écoule pas, et forme une galette, un dôme au sommet du cône. Ce type de volcan est connu pour ses explosions, et la possibilité de génération de nuées ardentes. Rappelez-vous Saint-Pierre, rasée à la Martinique au début du siècle passé. Ou plus récemment, Plymouth et la moitié de l'île de Montserrat.

Ce genre là, oui, comme celui qui a tué les Kraft, qui ont inspiré bon nombre d'entre nous, même si moi, c'était plutôt Tazieff.

Nous, c'est un groupe de fêlés de volcans plus ou moins mordus regroupés en Belgique depuis près de quinze ans qui, quand ils ne sont pas partis bien loin, se retrouvent devant un écran de projection (ou un verre), à échanger des souvenirs et des rêves proches ou lointains.

Nous, actuellement, c'est six personnes dont Thierry, le plus mordu de notre petit groupe, qui est déjà venu deux fois au Guatemala. C'est donc lui qui guide le chauffeur de la camionnette vers le chemin privé et gardé. Ce chemin nous mènera à la vue latérale qui nous donnera un premier aperçu du volcan. L'observatoire du service géologique est implanté au milieu des finca de café, et après quelques palabres et contact téléphonique du responsable de l'observatoire, nous obtenons l'autorisation de pénétrer dans les collines cultivées. Comme on a pu le constater ici, le fusil à pompe est très populaire, heureusement Thierry avait une carte de membre d'un autre club de volcanologie. Pierre, fusil, papier, le papier a gagné. Vaut mieux pas essayer avec les pierres, je crois.

De méandres en pavés, de petits ponts en plantations, nous arrivons à la dernière finca sur le chemin de l'observatoire. La dame rencontrée sur le chemin que notre chauffeur a aimablement chargée avec son enfant suggère (ou signale) qu'il faut demander l'autorisation au patron de cette ferme avant de continuer sur son territoire. Ledit patron non prévenu et dérangé un dimanche se bute. Pas question de nous aventurer sur ses terres. Pourquoi diable nous avoir accordé le passage plus bas si c'est pour nous arrêter ici?

Persuadés que si nous n'avions rien demandé tout aurait été pour le mieux, nous faisons demi-tour tout en nous promettant de revenir, dûment annoncés cette fois. D'ailleurs une équipe française doit venir mardi, nous prévoyons de revenir à ce moment. Conciliabules autour de photos satellites (vive Google Earth!) où sont notés d'autres points de vue sur le dôme, changement de programme minute, nous voici repartis à faire le grand tour du Santa Maria pour observer le volcan de l'autre côté.

Notre guide Benitio ne connaissant pas précisément les routes et chemins qui mènent à ce "mirador", il fait appel à un cousin que l'on retrouvera à Quetzaltenango, Xelo (prononcez Chelo) pour les intimes.

Nous voici donc de l'autre côté du Santa Maria sur les routes de terre et de cailloux, à la suite d'une Jeep toute propre grim pant vers ce point de vue que nous espérons voir dégagé. C'est que la météo actuelle ne nous encourage pas spécialement. Gris, plafond haut, peu d'espoir de passer au dessus des nuages. Il faudra que ceux-ci s'écartent. La camionnette escalade des rochers que je n'aurais pas osé franchir avec la Jeep, mais s'avoue finalement vaincue. Nous continuons à pieds... sur cent mètres, le terrain est là parfait pour monter nos tentes. Nous continuerons plus légers vers l'observatoire.

Trente minutes de marche au pas de charge avec un sac allégé au milieu de la forêt clairsemée nous amène jusqu'à ce point de vue que nous aurions eu un peu de mal à trouver sans les deux gamins qui sont sorti des bois et de leur timidité pour nous accompagner. C'est bien ici, nous disent-ils. Et le volcan est là, désignant les nuages devant nous. Aïe! Bon, c'est l'heure de la pause biscuit et des discussions tranquilles, plus aucune urgence ne nous guidant. Un gamin a reçu une casquette, vite dissimulée sous l'ancienne qu'il porte déjà. Et puis des nuages s'écartent, des rocs fantomatiques émergent, un nuage de fumée, nuage? Non, c'est bien le dôme de lave qui crache ainsi ses cendres dans une trouée localisée. On prend des photos, faute de mieux. On a vu, les nuages reprennent possession de l'horizon proche, on peut rentrer au camp, pour préparer le repas et la nuit.

J'ai allumé un feu d'enfer, et comme la camionnette est tout près, je suis retourné chercher mon gros bouquin que j'y avais laissé. Pas d'ascension, alors je me paie le luxe d'un peu de lecture au coin du feu. Thierry prend des photos où l'on ne voit que les flammes derrière ma tête. Il se marre en les montrant au guide. El Diablo est arrivé! La fin du repas est interrompue par une fine pluie insistante et nous nous réfugions dans les tentes. Ça ne dure pas longtemps, et on commence bientôt à apercevoir la lune brillant entre les nuages. Les mordus se préparent pour la visite nocturne. Si on voit la lune, et même les étoiles de temps en temps, pourquoi ne verrions-nous pas le cône volcanique et son dôme? Et du rouge? Le rouge d'un volcan gris est plus rare à voir, plus spectaculaire. En chemin, on rêve déjà à nos photos de nuées ardentes rougeoyantes, de dôme incandescent, d'explosions fixées sur mémoire flash (eh oui, adieu pellicule argentique). Au final on attendra une heure dans le froid humide avant de retourner nous réfugier dans la chaleur de nos sacs de couchage.

Au matin, sous un ciel gris, nous replions les tentes humides et poussiéreuses. Cette poussière légère sera le seul témoin de l'activité nocturne qui a du se poursuivre au sein des nuages. Dans la journée, nous comptons nous installer au sommet du vieux volcan pour avoir un point de vue plongeant cette fois. Graziella, la fille de Benitio, est notre traductrice. Elle nous fait comprendre qu'il ne faut pas trainer pour monter au sommet. Nous quittons donc le campement assez tôt pour nous rendre au départ de l'ascension. Nous sommes partis depuis moins d'une heure, retraçant péniblement le chemin parcouru la veille sur la route chaotique,

que le ciel se dégage derrière nous. On doit voir le Santiaguito dégagé du mirador, maintenant. Caramba, encore raté! En plus nous arrivons déjà au point de départ de l'ascension. Thierry grince des dents. Même en partant deux heures plus tard, on serait arrivé au sommet bien avant la fin du jour. Nous avons donc raté une possibilité d'observation de plus. Il faut savoir que le monde idéal de Thierry est constitué de volcans en perpétuelle éruption, et de stations de téléportation entre chacun de ceux-ci. Si en plus le clonage était permis, je pense qu'on arriverait pour lui à une notion assez proche du paradis.

Pour ce troisième sommet du séjour (celui-ci à près de 3800m), je commence à me sentir en forme. Je décide donc cette fois de ne plus faire appel aux porteurs pour mon sac à dos et de monter avec mon équipement complet. Je vous avoue que j'ai passé la seconde moitié de l'ascension à douter de ma santé mentale au moment de cette prise de décision. Dans sa partie sommitale, le cône du Santa Maria est d'une belle symétrie mais aussi d'une belle pente. Les nombreuses pauses mises à profit pour quelques photos de la flore en gros plan ne me suffiront plus, j'en arrive même à me faire dépasser par la dernière du groupe qui maugrée et maudit la passion volcanique de son fêlé de mari, mais qui n'en continue pas moins. Je devrais sans doute essayer la méthode ronchonne d'Annick qui a l'air de donner le tonus nécessaire, mais heureusement les dernières centaines de mètres me sont facilitées grâce à Stéphane qui me propose d'échanger son petit sac contre le mien. Je vous assure, j'ai refusé sa proposition la première fois. Heureusement, ils ont bien vus que c'était par pure politesse, ahem...

Nous arrivons au sommet sous les nuages et dans le froid. On s'affale au creux des rochers et on essaye de prendre un peu de soleil en compagnie des chiens du coin qui, encore une fois, nous ont suivis jusqu'au bout. Toute la montée, nous avons été dépassés par des gens du cru qui montaient en famille, avec baluchons et même parfois bébés sur le dos. Ceux-ci nous regardent déballer nos affaires avec curiosité. Nous sommes à trois mille sept cent septante mètres, le simple fait de me lever brusquement me fait haleter dans l'air raréfié, l'herbe est rare et le bois absent, et ils sont une cinquantaine d'hommes, femmes et enfants à s'affairer, discuter, nous regarder, comme si nous étions dans la cour de leur jardin. Je me sens étrangement décalé, ici, à moitié sur le toit du monde, à moitié sous le toit d'une grande famille guatémaltèque. Et, visiblement, la bête curieuse des enfants emmitouflés attendant le soleil.

Les nuages disparaissent petit à petit. Nous avons fini par installer le camp au sommet, dans un creux relatif entre des rochers, plutôt que plus loin dans la pente, là où on voit le Santiaguito. Le vent là bas est infernal et nos tentes ne tiendraient sans doute pas. Les locaux se sont regroupés et entonnent chants et prières sous la direction d'un homme qui feuillette un bouquin. Graziella explique que c'est un prêtre, et qu'ils sont là pour un exorcisme. Un peu partout se trouvent des fleurs, ou des restes de bouquets, et des verres contenant des restes de bougies votives. Visiblement le sommet est coutumier du fait. On n'ose pas trop interférer ni photographier. On se concentre d'ailleurs sur l'observation du dôme de lave qui se dégage, et la préparation du repas. Des explosions envoient des bouffées de cendre dans les airs, le paysage dégagé devient grandiose. Dieu que cette sensation d'euphorie et de plénitude des grands sommets m'avait manqué. On n'y pense pas, on l'oublie, puis quand elle est de nouveau là, on se demande comment on a pu s'en passer si longtemps. L'ombre du volcan s'étend progressivement sur le décor qui prend un relief souligné de brume comme dans les perspectives atmosphérique des peintres de l'époque florentine. On essaye d'immortaliser l'instant en prenant des photos, en se laissant imprégner. Le Santiaguito explose à nouveau, nous offrant des panaches d'or qui intersectent la fine ligne du pacifique que l'on commence à deviner au loin. On est là dans le vent et le froid, le souffle court, les muscles meurtris d'abus,

on est bien. Le volcan, près de mille mètre plus bas fait parfois un bruit de réacteur pendant que le panache s'élève.

On essaye de tout garder en mémoire, mieux que ne pourrait le faire aucun système d'enregistrement. Les nuages de cendres. Les avalanches de blocs. L'environnement dantesque autour du Santiaguïto. Les aiguilles de pierres sortant du chaos. Les anciennes coulées. Les gens autour de nous. L'exaltation des copains aux nouvelles explosions. Le soleil couchant. Les teintes bleu-mauve derrière nous, les pourpres et les ors devant. Le vent. Les sourires. La pureté de l'air, sa légèreté. Les lumières qui apparaissent. Le rougeoiement du dôme, d'abord capturé par la sensibilisé des appareils. Les villes qui surgissent peu à peu dans la pénombre des plaines. Le froids qui prend aux mains, doigts crispés sur le déclencheur. La lune rousse qui se lève, énorme, ovale. Le repos d'un côté, l'activité de l'autre. Nous. Le volcan.

Près des tentes, on se prépare une collation. Benitio nous montre sa façon de préparer le repas, chauffant à même la flamme les tamales débarrassés de leur enveloppe de feuille de maïs, accompagnés de purée de frijoles noirs et l'excellence sauce piquante verte, dans ce cas de la bien-nommée marque Picamas! On a mangé chaud, on est revenus devant notre Santiaguïto. On a parlé de passer la nuit ici, sur le flanc battu aux vents, emmitouflés dans nos sacs de couchage pour être surs de ne rien rater du spectacle. Enfin, on a parlé... Thierry en a parlé, on s'est tâté pour voir si on l'accompagnait. Les explosions sont quand même espacées, parfois plus d'une heure sans rien. Et puis le vent, le froid, la pente. J'abandonne et retourne me coucher. Thierry, lui, ressort bien vite de sa tente avec son sac. Il s'installera toute la nuit face à son volcan.

Comme d'habitude, je dors mal. La dureté du sol, l'altitude, l'étroitesse du sac. Pour la première fois, je n'ai pas trop chaud la nuit, et je suis content d'avoir trimbalé ce gros sac de couchage pendant tout ce temps. Je n'ai aucun mal à sortir de la tente à cinq heure pour rejoindre Thierry, même si je n'avais pas mis de réveil. Au début je ne le vois pas. Serait-il rentré à l'abri? Puis je vois son pied photo, avec l'appareil. Il ne l'a quand même pas laissé... Non, la forme tapie dans les buissons a bougé. Un "Qui est là?!" rauque et endormi sort du sac de couchage. Il est content de me voir arriver, cela veut dire que la nuit touche bientôt à sa fin. Nous regardons poindre les premières lumières de l'aube. Au loin les montagnes sortent de leur sommeil et de leur brume de velours violet tout comme les dômes de nos tentes. Une fine carapace de glace recouvre ma tente, champignon curieux sur l'herbe givrée. Et dans cette aube transparente et glacée j'entends alors ces paroles, entre plaintes et chants psalmodiés. Devant des rochers, hommes ou femmes, debout ou agenouillés, ils se balancent serrés dans leur couverture en marmonnant, chantant ou criant des paroles que je ne comprends pas. Sur ces rochers du sommet du monde, des symboles écrits à la peinture blanche. Des mots, textes courts. Cristo salva. Gratitudo a Cristo. Debout parmi eux, le prêtre circule, passant successivement de l'un à l'autre, imposant la main sur la tête de celui ou celle qui s'est agenouillé devant lui, et lisant quelques passages de sa bible. Je ne sais pas depuis quand il sont là.

Je reste là pensif, osant quelques photos, savourant le début du jour dans cette ambiance inédite, pendant que derrière moi les copains sortent petit à petit des tentes. A quelques pas de la cérémonie d'exorcisme se déroule une autre cérémonie que Graziella nous décrira comme un rite maya absolument pas lié au rite d'exorcisme chrétien voisin. Je ne suis pas sûr que les intervenants soient différents, peut-être changent-ils de "casquette" le temps d'effectuer le sacrifice. Des boules de combustibles ont été disposées, puis des bougies jaunes, blanches et rouges le tout dans un cercle de sel avec une croix à chaque point cardinal. J'arrive juste à

temps pour voir le sang de la pintade égorgée solidement maintenue couler goutte à goutte sur l'assemblage. Le feu est mis à l'ensemble, et l'animal est découpé puis placé sur le brasier. C'est le premier jour de la nouvelle saison de cultures, et l'offrande devrait assurer des récoltes abondantes.

Je m'en retourne pour assister à notre cérémonie du café. On allume les réchauds à essence pour les casseroles, on essaye d'allumer un feu avec des branches vertes de résineux qui s'enflamment mal. Les tartines seront grillées péniblement, surtout pour le fun plutôt que pour l'envie. Cela amuse bien les enfants qui s'enhardissent à nous faire comprendre qu'ils voudraient bien goûter nos rôties à la confiture. Un petit morceau à chacun avant de se faire rembarrer par les parents. Dame! On ne mange pas pendant la messe.

Les porteurs sont censés arriver à dix heures pour redescendre le matériel. Nous avons encore bien le temps d'aller observer le dôme de lave avant de replier les tentes.

C'est la tête légère et les yeux rassasiés que nous entamons la descente. On passe des cailloux nus battus par les vents à un paysage d'arbres morts dépassant de la brume dans laquelle on finit par s'enfoncer. On croise encore des locaux qui montent, jeune famille avec un bébé sur le dos. Quand je vois ça, je comprends mieux Graziella qui nous affirme avoir déjà grimpé tous les sommets du Guatemala. Elle a commencé très jeune, avec un père passionné.

Redescendus du Santa Maria, nous pouvons maintenant retourner dans la finca vers l'observatoire géologique afin d'admirer le volcan de l'autre côté, au pied des coulées et des nuées ardentes. Plus de problèmes d'accès cette fois, nous sommes attendus. Nous continuons tout droit au delà du point où nous avons fait demi-tour et cherchons à trouver l'observatoire en circulant sur les petites routes pavées de l'exploitation. On se déclare perdus quand les seules routes qui nous permettraient de continuer montent tout droit à flanc de colline et que notre chauffeur laisse voir son scepticisme quant à sa capacité d'amener notre camionnette là haut. Graziella ressort son téléphone et appelle à nouveau le professeur à Guatemala pour lui demander des indications. En fait, on était passé devant, le bâtiment était caché à flanc de colline, moins proche du volcan que dans les souvenirs de Thierry.

Le jeune chercheur en poste nous accueille gentiment, et se rappelle de la visite de nos collègues quelques mois plus tôt. On remettra le bonjour à Alain et Carlos à notre retour. A notre demande de direction du volcan, il tend le bras en direction de la cime des arbres : c'est là! Hélas, les nuages nous le masquent. Ça se dégage le soir, et la nuit. Demain matin, ce devrait être clair. On s'installe donc dans les chambres, Thierry se demande encore comment il va faire pour approcher et faire des photos de nuit. Finalement, ce sera un départ aux petites heures de la nuit, pour arriver à l'aube au pied des coulées. Les femmes disent pouce, et moi aussi. Pitié pour mes jambes et mes pieds!

A propos de pieds enflamés et de simple bien-être, la rivière que l'on entend couler en contrebas nous donne envie de faire trempette. L'homme de l'observatoire nous fait comprendre qu'il y a mieux que le ravin à pic, un peu plus loin. Il nous guide et le suivons, maillot sous le short, essuie à la main. Quelques virages et un petit pont plus haut, nous voici devant une petite piscine, bassin intermédiaire d'une captation pour l'arrosage. Le bain et la détente sont vraiment les bienvenus. En redescendant, on se casse et grignote quelques noix de macadamia. Les abords des routes, les plantations entretenues, les coteaux quadrillés d'arbres variés, tout me donne une étrange impression de temps suspendu. Pour un peu, je me

retrouve en un lieu grandement imaginaire, au temps des colonies et des esclaves, plantations de café et nouveau monde.

Le soir tombe et les nuages se lèvent. Le volcan est là, au dessus des arbres, avec son grand voisin duquel on vient de descendre. On apprend que l'équipe française de passage la veille est partie à mi-journée pour le sommet du Santa Maria. C'est une équipe de tournage télé française, qui fait le chemin inverse de nous. Cela aurait été sympa de se retrouver dans un reportage. La cuisine équipée nous permet d'élaborer un repas moins frugal, d'ailleurs Benitio avait fait des achats en prévision de ce dernier repas. Demain en effet, nous dirons au revoir à nos amis, en ayant terminé avec nos trois volcans. Nous goutons donc à l'apéro à base de zacapa, et au plat préparé par notre guide avant de nous endormir repus et rompus. Quand je pense aux autres qui se lèvent dans la nuit, je ne suis pas mécontent de ma décision. Je n'ai pas le cœur d'abandonner si vite ce pauvre matelas solitaire, et puis, le volcan, on le voit d'ici, non?

Au matin, le ciel est bien dégagé et le Santiaguito se détache très clairement. Un petit panache me fait courir chercher en vitesse mon appareil. Un peu plus tard, une belle grosse explosion déclenche deux panaches distincts de cendres sur les flancs. Des minis nuées ardentes. Au retour des trois hommes et de Bénitio, plus tard, j'apprendrai que c'est la plus grosse des explosions qu'ils ont vue, et qu'il n'ont pas pu observer de nuit. Ils sont partis un peu tard, et surtout, l'ascension était plus pénible que prévue pour atteindre le dernier promontoire. Ils ont quand même vu de près ces blocs qui dégringolaient.

Nous voici donc tous rassasiés, au terme d'un tour des volcans qui a réuni tous les ingrédients de la réussite. Des copains, de belles montagnes, de l'activité volcanique, et une météo favorable. Une dernière photo souvenir devant la pancarte de l'observatoire volcanologique, et nous voici repartis vers Antigua.



Merci à tous, merci Thierry et Annick.